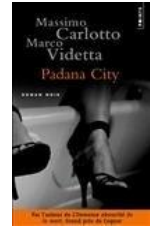


## Commentaires de lecture du 9 janvier 2018

CARLOTTO Massimo et VIDETTA Marco, *Padana city* (Points, 2011, trad. Laurent Lombard, 200 p. titre it. *Nordest*, e/o 2005)



Un jeune homme, Francesco, et une jeune fille, Giovanna, ont tout pour être heureux. Jeunes, beaux, avocats tous les deux, fils et fille de notables, appartenant aux "meilleures" familles, il s'aiment et vont se marier. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes et pourtant l'ouvrage s'ouvre sur une tonalité inquiétante : les désastres écologiques, économiques, humains que la modification du tissu industriel et des pratiques commerciales entraînent sur la région. La production chinoise envahit les échanges au détriment de la production locale, les pratiques de production et de commercialisation louches gangrènent l'économie locale.

Le roman enchaîne sur la scène initiale qui sera déterminante : la belle Giovanna sera assassinée, dans une sorte de brume onirique où tous les doutes sont permis. A partir de là le roman va se dérouler selon les règles du roman policier : enquête, fausses pistes, mise en cause de personnages successifs.

Francesco est soutenu par son père, Antonio Visentin, bel homme équilibré et efficace, dont Francesco est très proche. L'enquête officielle se double de l'enquête que mène Francesco avec l'aide de Carla, la meilleure amie de Giovanna. Il s'aventure dans des découvertes de plus en plus troublantes sur les agissements des notables de la ville, dont des proches de son père. Il découvrira des pratiques douteuses : enfouissement de déchets dans des conditions frauduleuses, fermetures d'usine et délocalisation vers la Roumanie, association avec des mafieux. Et l'univers ordonné, hiérarchisé, bascule vers le crime organisé.

Le roman met en lumière le pourrissement de la vie économique de la Vénétie, les batailles féroces et cyniques où les enjeux d'argent et de pouvoir prévalent sur toute éthique et toutes règles de conscience, et dévoile les agissements criminels d'une caste de notables qui met l'économie en coupe réglée.

Si la composante romanesque est un peu fragile, les personnages échappant difficilement à une configuration convenue, le roman comporte une dimension reportage très intéressante et nourrie d'une connaissance solide de la réalité économique et politique de la région.

Elisabeth GRIMALDI  
janvier 2018

CORONA Mauro, *Il volo della Martora* (1997, dern. éd. 2016 Mondadori, 200 p.)



Agé de soixante-sept ans, Mauro Corona a toujours été un homme de la montagne. Parallèlement à son gagne-pain d'artiste sculpteur sur bois il s'est adonné à son autre grande passion, l'alpinisme. Il l'a pratiqué d'abord dans sa région, puis dans l'ensemble des Dolomites et jusqu'au Groenland et en Californie. Plusieurs voies d'escalade dans le monde portent son nom. Remarqué il y a vingt ans pour ses premiers contes, il est devenu écrivain et a publié plusieurs dizaines d'ouvrages - recueils de nouvelles, romans, poésies, contes pour la jeunesse - tous centrés sur la montagne. Il habite depuis toujours à Arto e Sasso, au nord de Pordenone, le village d'origine de ses parents. C'est dans ce lieu, alors qu'il avait 13 ans, que le 9 octobre 1963 à 22h39 une montagne s'est affaissée dans le lac de retenue du barrage du Vajont. Le tsunami que cela a provoqué a emporté dans la mort mille neuf cents habitants de la vallée.

Avec eux a disparu un mode de vie - on pourrait presque dire une civilisation - qui ne pouvait plus renaître ensuite dans le contexte de modernité que l'Italie du nord commençait à connaître dans les années soixante. Dans ce recueil de vingt-six nouvelles - en français *Le vol de la martre* - Mauro Corona se veut le témoin de ce qu'était cette vie d'avant, ne serait-ce qu'en hommage aux victimes.

Il nous parle de gens simples à la vie rude : des bergers, des bûcherons, du dernier rémouleur itinérant, des montagnards tous braconniers pour survivre ; des enfants du pays, ses compagnons avec qui il vit tout le temps dehors ; avec aux pieds l'été des chaussons de tissus confectionnés par les grand-mères, et l'hiver de simples galoches en bois.

Il nous parle des coqs de bruyère, de la martre qui ne revient jamais sur ses pas, du rusé renard qu'on ne peut pas chasser au fusil, car alors sa fourrure perdrait toute sa valeur, du corbeau qui après la catastrophe lui confie des secrets. Et aussi des arbres, de tous les arbres magnifiques de son pays.

En nous livrant l'univers disparu de sa jeunesse, Corona nous fait partager son amour de la nature et des gens de la montagne. Il le fait avec des mots simples et un réel talent d'écrivain.

François GENT  
Novembre 2017

Premier étonnement dès le titre: depuis quand ça vole, une martre ? Il me faut attendre la moitié de l'ouvrage pour apprendre que ça se peut, si elle est cramponnée tous crocs enfoncés, dans le dos d'un tétras-lyre qui a tenté un dernier vol ! Au surplus, sympathique martre qui fait des cabrioles dans la neige et enterre écologiquement ses excréments !

C'est qu'il est beaucoup question au départ d'arbres, d'oiseaux et de mammifères variés. Je sais maintenant qu'il faut caresser le tronc d'un arbre et lui parler gentiment, surtout avant de l'élaguer douloureusement ; qu'on ne peut manger du renard qu'après un trempage d'au moins deux jours tant sa chair est coriace, et ce ne sera pas un festin ; qu'on le tue avec des capsules en verre de cyanure dans des boulettes de viande pour épargner sa peau à la fourrure fructueuse ; que les feuilles d'automne ne tombent pas pareillement suivant le type de l'arbre, merveilleux chapitre d'une folle poésie ; qu'on peut dessoucher sans peine un tronc mort utile au chauffage avec une charge de dynamite bien dosée ; etc. Ce livre est un bain de nature, un récital bucolique de découvertes végétales et animales, observées avec acuité depuis l'enfance, que l'auteur nous dépeint avec sensibilité – récital derrière lequel se profilent son amour pour son grand-père (qui lui a sans doute transmis passion et respect pour le bois), et son admiration pour le savoir de son père, grand chasseur, bien que lui-même répugne à la chasse et préfère observer pacifiquement la nature.

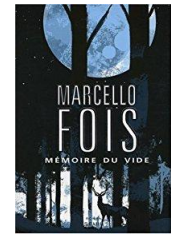
Lorsque l'auteur passe aux hommes, le ton change. Il décrit d'abord des spécimens curieux qui l'ont frappé enfant, et s'attarde sur une petite femme aux jambes arquées par de trop lourds fardeaux dans sa tendre et malléable enfance, qui mène sa vie avec détermination. Tous les hommes sont pittoresques, le plus souvent paisibles et taiseux, mais assez largement alcooliques – sauf son frère, parti tenter sa chance à 17 ans et mort en Allemagne à peine quatre mois après son départ ; lorsqu'il faut sortir son corps au bout de 20 ans pour faire de la place au cimetière, le récit devient déchirant. Et plus déchirants encore les derniers portraits ou événement survenus autour de l'effondrement d'un pan du mont Toc qui percute le barrage de Vajont et submerge la vallée et le village d'Erto, patrie du narrateur. Le peu de richesse et de vie qui avait aidé auparavant le village à s'élargir est définitivement anéanti, et s'accomplit alors la prophétie lointaine et hélas oubliée de la sorcière : « *Erto diverrà une cittadina e poi sprofonderà* ». Les derniers textes sont douloureux car le souvenir des amis disparus est ineffaçable.

On comprend bien alors que pacifique, un brin anarchiste, amoureux de la nature et spécialement d'arbres qu'il fait vivre et vibrer sous nos yeux, Mauro Corona soit devenu un anachorète sculpteur pour prolonger par son art la vie d'un bois qu'il comprend si bien.

Au-delà de superbes descriptions, c'est un livre de philosophie rustique et de compassion

Claudine LAURENT  
Janvier 2018

FOIS Marcello, *Mémoire du vide* (Seuil, 2008, trad. J.-P. Manganaro, 270 p. titre it. *Memoria del vuoto*, Einaudi 2006)



Marcello Fois né en Sardaigne à Nuoro en 1960 vit à Bologne et a une belle réputation d'auteur de polars. La Sardaigne est son pays d'imaginaire. Il nous avertit du caractère historique autant que légendaire du héros de ce récit, Samuele Stocchino, dit " le tigre de l'Oglistria ", bandit sarde du début du XXème siècle.

Aucune intrigue policière proprement dite ici mais l'histoire d'un homme devenu un tueur qui reste jusqu'à sa fin ultime une énigme pour lui-même, le sens à donner à cette *mémoire du vide* ne lui étant révélé que juste avant sa mort .

Le texte de Marcello Fois est construit à la fois comme une tragédie grecque et comme un roman-feuilleton du XIXème siècle, un genre encore à la mode à l'époque du récit. L'auteur se plaît ici au mélange des genres et des temps : ainsi des courtes adresses qui engagent les cinq parties du roman, trois sont à l'antique : *Invocation et protase* , *Premier Coryphée* , *Chœur* et deux en style contemporain : *Voix off*, *Doublure* .

Chaque partie, chaque chapitre a un titre : Première partie *Début du Début*, Chapitre 1 *Où l'on raconte qu'une paire de chaussures peut changer le destin d'un homme ...* Le héros ne parle à la première personne que dans le premier chapitre du texte, récit primordial où va se déterminer son destin. Ensuite il est décrit par les uns et les autres.

La première adresse, une invocation à la pleine lune, donne le ton. On entre dans un univers mythique et maléfique : celui de la prédestination d'un être hors normes dès sa conception : sa mère Antioica avait prié en vain la Vierge pour qu'il ne naisse pas, il a deux ans quand la voyante d'Arzana, révèle qu'il a « le cœur en forme de tête de loup, anguleux comme celui des assassins ». À sept ans, Samuele est déjà l'acteur obligé de *la nuit du massacre*. Ce 20 janvier 1902, pour un verre d'eau refusé, se décide la tuerie du 20 janvier 1920, qui nous est contée à la toute fin du texte. « C'est alors que je connus mon destin : la solitude, la mort des affections, le grondement de la vengeance ».

Entre temps Samuele, mentant sur son âge, s'est engagé dans l'armée et devient un héros militaire pendant deux guerres, contre les Turcs en Lybie puis contre les Autrichiens en 1914-1918. Il vit la montée du fascisme et son triomphe dès 1922.

Tenu pour mort, il ressuscite au moins trois fois, sur le front et dans ses montagnes. Car la Mort est présente du début à la fin, menaçante et sanglante compagne de l'Honneur. Le héros se la donnera lui-même, à 39 ans, suicide maquillé en exécution.

Qui était Samuele Stocchino ? Un tueur en série ou un enfant blessé, fidèle à son père, désespéré du sort injuste de son premier ami, agi par le code ancestral de l'honneur... « Il n'est pas impossible de comprendre avec quel désespoir Samuele a cherché à donner un nom à ce qu'il pensait devoir faire » .

Dans son rapport à Michelangela, son amoureuse " immaculée ", seule figure lumineuse, il redevient cet enfant-là. Il nous est dit qu'il avait fait tout le parcours d'un saint : pécheur dans sa jeunesse , mystique à l'âge adulte, *Bellu, bonu, balente e birtudosu*, beau et bon, vaillant et vertueux .

Marcello Fois laisse ainsi passer des échappées de langue sarde, gardées par le traducteur, dans une écriture qui rend bien la violence, la beauté et la sensualité des êtres et des paysages, la rudesse de ces vies de bergers pauvres qui s'expatrient en Italie pour travailler dans les mines de charbon et en meurent, comme le père de Luigi, l'ami d'enfance de Samuele.

Nicole ZUCCA  
janvier 2018

FONTANA Giorgio, *Morte di un uomo felice* (Sellerio, 2014, 260 p. prix Campiello 2014)



Dans une note à la fin de son roman, l'auteur nous dit s'être inspiré de la vie de deux magistrats démocrates chrétiens assassinés en 1979 et 1980 par Prima Linea, le groupe

terroriste d'extrême gauche le plus actif après celui des Brigades rouges. Mais ici Giacomo Colnaghi, le protagoniste, est un personnage de fiction. L'action se situe à Milan, à l'été 1981. Avec deux assistants ce jeune magistrat enquête sur le meurtre d'un politicien de droite respecté.

Colnaghi est issu d'une famille profondément catholique dont il a hérité la foi et la droiture morale. Tout petit, il a perdu son père, engagé dans la lutte partisane contre les néofascistes alliés à l'occupant allemand. Son ascendance, sa personnalité et son histoire personnelle le portent non seulement à s'immerger complètement dans son enquête, au détriment de sa vie de famille, mais aussi à s'interroger sur la nature des blessures profondes qui ont donné naissance au terrorisme.

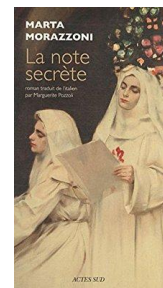
Le roman déroule en parallèle l'ancien combat clandestin de son père, athée et en révolte contre l'ordre bourgeois - les chapitres correspondants sont en italique - et son propre combat, où il se retrouve partagé entre son désir profond de rendre la justice et sa compassion envers les êtres humains, quelle que soit leur histoire. L'enquête est complexe et aboutira. Elle conduit le magistrat à s'interroger sur le sens de la justice, sur le bien et le mal, sur la fin et les moyens, en particulier au cours d'un interrogatoire avec le terroriste recherché qu'il vient d'arrêter. Au fil des événements, le lecteur se prend à faire siennes les interrogations de Colnaghi.

Parallèlement à la lecture ce livre, j'ai feuilleté l'excellent ouvrage de Rosetta Loy sur les années de plomb, *Gli anni fra cane e lupo*, commenté par Louissette Clerc à sa sortie en 2014. La romancière Loy relatait avec une rigueur d'historienne les événements dramatiques et souvent obscurs qui ont meurtri l'Italie de 1969 à 1994, tout en laissant percer sa propre sensibilité. Giorgio Fontana pour sa part met en scène des personnages de pure fiction qui tirent leur crédibilité de leur ancrage dans un environnement ayant réellement existé et, ce faisant, nous amène à nous interroger tout aussi profondément sur cette période essentielle de l'Italie.

François GENT  
Janvier 2018

MORAZZONI Marta, *La note secrète* (Actes Sud, 2012, 304 p. trad. Marguerite Pozzoli, titre it. *La nota segreta*, Longanesi 2010)

*La note secrète* est un roman paru en 2012 qui a été récompensé par plusieurs prix littéraires en Italie. Inspiré d'un fait réel, il se situe au 18ème siècle. Il raconte l'histoire de Paola Pietra, une jeune aristocrate, enfermée contre son gré dans un couvent à Milan. Sœur Pietra devient contralto renommé grâce à l'enseignement de Sœur Rosalba, musicienne et aussi dotée d'une très belle voix. Leurs chants pendant les messes vont faire déplacer les foules. Lors d'une oraison funèbre, Pietra s'évanouit. Sir John Bréval, un diplomate anglais en mission, habitué des offices parce qu'il est tombé sous le charme de la voix de la jeune nonne, la "note secrète" qu'il a perçue derrière les grilles de la nef, va lui porter secours. Ce contact charnel pourtant très bref va donner naissance à une passion réciproque. Pietra s'enfuit du couvent pour rejoindre John qui va devoir réorganiser sa vie pour légaliser cette liaison adultère avec une religieuse. On assiste à l'éclosion de Pietra hors des murs, après bien des péripéties, aux affres familiales et professionnelles de John en même temps que ses doutes sur cet amour qui se ternit peu à peu. On assiste également à la tempête que la fuite de Pietra a engendrée au sein du couvent. Pietra, alors même qu'elle est devenue mère, décide d'affronter la Sainte Eglise Romaine pour rompre ses vœux et pour cela, elle va reprendre la vie monastique. Chantera-t-elle encore ?



L'auteur manipule, avec virtuosité les cordes de ce roman en nous amenant insidieusement à mettre en concurrence la passion amoureuse entre deux êtres qui finira inexorablement par s'affadir et la puissance d'une voix rare qui aurait pu continuer à envoûter les foules.

Marie SALADIN  
Janvier 2018

PRATOLINI Vasco (1913-1991), *Le ragazze di Sanfrediano* (1948, Mondadori 2013, 157 p.)



Sanfrediano, un quartier populaire de Florence au sortir de la seconde guerre mondiale, est un microcosme où règnent les anciens métiers manuels et les traditions. Ses habitants sont à la fois effrontés et sentimentaux, les femmes en particulier, comme en atteste l'aventure proposée par Vasco Pratolini.

A Sanfrediano, le beau Aldo s'enorgueillit de ses succès féminins. Il s'identifie à l'acteur américain Robert Taylor, il est donc devenu Bob pour tout le quartier. Il est la coqueluche de toutes les filles de Sanfrediano et s'emploie à tenir ce rôle ne ménageant pas ses efforts pour les séduire par son élégance, ses regards enjôleurs et les rendez-vous qu'il octroie à un certain nombre d'entre elles. Il fait croire à chacune qu'elle est unique et que c'est elle qu'il épousera. Mais elles ne sont que des instruments au service de sa réputation, chacune est un *boccino* (une boule de billard) - jeu auquel il excelle. Il les manipule, les délaisse les reprend et entretient ainsi sa réputation de Casanova au sein du quartier.

Il y a Tosca, la jeune rempailleuse de chaises, Silvana la brodeuse, Gina qui s'est donnée à lui et qui continue à être son amante selon le bon plaisir du séducteur, Mafalda depuis longtemps congédiée, Bice, Loretta...

Son manège finit par exaspérer les filles de Sanfrediano qui, comme le souligne l'auteur, ont un caractère bien trempé ; elles ont acquis des preuves de sa lâcheté et de son cynisme. Elles veulent lui faire dire devant toute les autres quelle est sa préférée. Tosca a l'initiative de cette entreprise, fermement soutenue par Mafalda. Les autres, d'abord réticentes, finissent par les rejoindre. Donc, par une belle soirée d'automne, Bob, piégé par Tosca, se retrouvera devant ses conquêtes bien décidées à le déboulonner de son piédestal. Elles vont y parvenir d'une façon magistrale et féroce ! Bob sera ainsi contraint de redevenir Aldo, un garçon parmi d'autres.

L'attrait de cette comédie sociale et sentimentale réside dans ses dialogues vifs, les portraits de personnages attachants, une peinture de la vie d'un quartier populaire à l'écart des lieux emblématiques et célèbres de Florence, à une époque déjà révolue.

Danielle FUSTÉ  
Janvier 2018

TOMASI DI LAMPEDUSA (1896-1957), *I Racconti* (Feltrinelli, 2015, 200 p.)



Connu comme l'auteur d'un seul livre - *Il Gattopardo* - le prince de Lampedusa a pourtant écrit d'autres récits. *I Racconti d'infanzia* (publiés en 1961 puis en 1988) sont contemporains du roman mondialement connu avec lequel ils entretiennent d'étroits rapports. Ils fixent les souvenirs des lieux chers, parfois détruits par les bombardements, comme le Palais Lampedusa de Palerme que l'auteur évoque avec une précision touchante, allant jusqu'à agrémenter la description de plans ou de croquis. Il en est de même pour le Palais Filangeri di Cuto' à Santa Margherita Belice que l'on atteint au bout d'un long voyage. Voyage narré scrupuleusement et qui trouve son écho dans le roman sous le nom de Donnafugata.

Pour évoquer la maison, la chambre où il est né mais où il ne mourra pas, le prince de Lampedusa s'inspire du Henri Brulard de Stendhal, avec le même souci de l'immédiateté des sensations, de la sincérité et du style. L'enfance est un paradis perdu qu'il lui incombe de préserver du néant. De ce fonds de mémoire privée émergent des faits historiques comme l'annonce de l'assassinat du roi Umberto Ier (30 juillet 1900) ou encore le tremblement de terre de Messine (28 décembre 1908), relatés à travers les sensations retrouvées de l'enfant qu'il était. Cf p.30

Trois autres récits, *La gioia e la legge*, *La Sirena*, *I gattini ciechi* sont postérieurs au Guépard, écrits au cours de la dernière année de vie du prince.

*La Sirena*. Le mythe est délicieusement revisité dans un récit d'une grande poésie. Réalité et merveilleux s'entrelacent pour dire l'éternité de l'amour. Le Vrai !

Le narrateur, après des déconvenues amoureuses, déserte les cafés à la mode de Turin pour un café de via Po, fréquenté de vieux colonels, magistrats et professeurs. C'est là qu'il rencontre le sénateur Rosario La Ciura, un des plus éminents hellénistes au monde. « Il était l'honneur d'une nation et une sommité. » Soixante-quinze ans. Célibataire. Le narrateur, journaliste de son état, va s'efforcer de gagner la sympathie du vieux misanthrope. Il lui faudra du temps avant qu'enfin le vieil homme lui confie le secret de sa vie. A l'époque où il était beau comme un dieu grec. Où, grâce à un ami, il a eu le privilège de passer l'été dans une bicoque, dans la baie d'Augusta en Sicile, dans un lieu paradisiaque où il pouvait scander à voix haute les vers des poètes grecs et les noms des dieux oubliés.

Le lieu est si enchanteur qu'il prédispose au prodige. C'est ainsi que le 5 août, à 6 heures du matin, alors qu'assis dans sa barque, il déclame de la poésie, une jeune fille surgie de la mer lui apparaît et lui sourit divinement. Une sirène. Lighea, fille de Calliope. Elle parle grec, elle est immortelle et lui offre, trois semaines durant, le plus bel amour qui se puisse rêver. Une Grâce païenne, éternelle, sans égale, auprès de laquelle tout plaisir ordinaire est insipide et sacrilège. La première tempête venue, elle le quittera pour rejoindre son palais sous la mer non sans l'avoir invité à la rejoindre un jour comme l'ont fait ses innombrables amants.

Au lendemain de sa confession, le sénateur La Ciura en partance pour Naples sur le *Rex*, disparaîtra en mer. Son corps n'a jamais été retrouvé.

Louissette CLERC  
Janvier 2018